

Recueil de l'Académie de
Montauban : sciences, belles-
lettres, arts, encouragement
au bien

Académie de Montauban. Auteur du texte. Recueil de l'Académie de Montauban : sciences, belles-lettres, arts, encouragement au bien. 2000.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

RECUEIL
DE
L'ACADÉMIE
(SCIENCES, BELLES-LETTRES, ARTS, ENCOURAGEMENT AU BIEN)
DE MONTAUBAN

FONDÉE EN 1730 PAR JEAN-JACQUES LE FRANC DE POMPIGNAN
AVOCAT GÉNÉRAL À LA COUR DES AIDES

(LETTRES PATENTES DU ROI LOUIS XV DU 19 JUILLET 1744)

NOUVELLE SÉRIE – TOME I – ANNÉE 2000



MONTAUBAN
MAISON DE LA CULTURE
RUE DU COLLEGE

2001



Une unité particulière, la Légion étrangère – Réalité et légende*

par le Général Noël Chazarain, membre associé

Chaque année pour la fête nationale, sur les Champs-Élysées, les musiques se taisent, les conversations reprennent dans la tribune officielle. Un écart se creuse dans le défilé, les derniers carrés s'éloignent, serait-ce la fin des troupes à pieds et l'arrivée prochaine des blindés ? Non !

Éclate un coup de tonnerre, un refrain frappe les tympans et secoue les plus blasés. Les clairons, les tambours et la grosse caisse résonnent en cadence, et, particularité dans l'armée française, le son aigret des fifres se fait entendre.

Les premiers rangs apparaissent, ils avancent, cognée à l'épaule, large tablier de cuir fauve et collier de barbe, képi blanc sur la tête, d'un pas lent qui n'appartient qu'à eux – les applaudissements crépitent.

*« Jamais garde de roi, d'empereur, d'autocrate,
De pape ou de sultan, jamais nul régiment,
Chamarré d'or, drapé d'azur ou d'écarlate,
N'alla d'un air plus mâle et plus superbement. »*

Ainsi s'exprimait le capitaine de Borelli à la fin du dix-neuvième siècle dans son poème « À mes hommes qui sont morts ». C'est de cette troupe, de ces hommes, de la Légion Étrangère, que je vais vous parler maintenant.

Je consacrerai une partie de mon exposé à évoquer l'histoire de la Légion, assez longuement mais sans entrer dans les détails et de manière non exhaustive – l'histoire de la Légion se confondant avec l'histoire militaire de notre pays, un livre entier serait à peine suffisant car nous savons tous que la France, contrainte ou de sa propre volonté, est à mettre parmi les nations qui ont beaucoup combattu – j'ai failli dire parmi les nations querelleuses !

* Séance du 2 octobre 2000.

J'aborderai ensuite les particularités de la Légion, par rapport au reste de l'armée française et je terminerai en parlant des hommes.

Louis-Philippe, Roi des Français,

A tous présents et à venir, salut.

Les chambres ont adopté, nous avons ordonné et ordonnons ce qui suit :

Article 1^{er} : Il pourra être formé à l'intérieur du royaume une légion d'étrangers, mais elle ne pourra être employée que hors du territoire continental du royaume.

Cette légion prendra le nom de « Légion Étrangère ».

Donné à Paris, au palais royal le 9 mars 1831.

Des étrangers au service de la France, ce n'est pas une innovation. Soult, Secrétaire d'état à la guerre, est bien placé pour le savoir. L'armée de l'ancien régime et la célèbre grande armée de Napoléon comprenaient un nombre respectable d'étrangers, même si la République avait mis à mal le passé de l'ancien régime, préférant la levée en masse, elle eut cependant recours discrètement à des formations à base de Belges, Allobroges, Germains, nécessité faisant loi. Dès 1815 réapparaît une légion royale étrangère, cette légion en 1816 devient la Légion de Hohenlohe puis, en 1821, le « Régiment de Hohenlohe » dirigé par le prince du même nom qui sera promu maréchal de France en mars 1827.

Les Trois Glorieuses bouleversent les vestiges de l'ancien régime, les Suisses sont renvoyés chez eux, le régiment de Hohenlohe est dissous le 5 janvier 1831, la France ne dispose plus de soldats étrangers quand survient l'ordonnance du 9 mars 1831.

Cette loi pose donc la base d'un nouvel édifice, elle est complétée dès le lendemain par une ordonnance qui la précise.

On peut lire en particulier que chacune des compagnies sera composée d'hommes de même nation et parlant la même langue, les engagements seront de 3 à 5 ans, il n'y a pas d'anonymat. Le légionnaire de 1831 se situe donc assez loin de celui de la fin du XX^e siècle que nous verrons tout à l'heure.

En 1831, la France a besoin de troupes, Bourmont est entré en vainqueur dans Alger le 5 juillet 1830. Depuis, l'occupation de l'ex régence piétine. Le pouvoir hésite à s'engager plus avant, l'opinion n'est pas favorable à des sacrifices outre Méditerranée. La Légion répond à ce besoin. Par la suite, aucun chef n'osera l'avouer : mieux vaut faire tuer des étrangers plutôt que des Français. Un seul n'aura pas cette retenue.

Le Général de Négrier n'hésitera pas à lancer en 1884 : « *Légionnaires, vous êtes soldats pour mourir, je vous envoie là où l'on meurt !* »

L'histoire ne rapporte pas si les intéressés apprécèrent la grandiloquence de la tirade ; Négrier, il est vrai, avait du répondant. Le personnage, plusieurs fois blessé, payait de sa personne. C'est par ce genre de paroles que se construit la légende de la Légion. Une caserne de Sidi Bel Abbes s'appelait Négrier.

La Légion sera engagée tout de suite dans la conquête de l'Algérie. Cette conquête coûtera officiellement 27 officiers, 61 sous-officiers et 736 légionnaires de 1831 à 1884. Dès le début, la Légion ne cesse de manifester son efficacité militaire et son dévouement envers la France et pourtant, en 1835, elle faillit disparaître à jamais.

En Espagne, la guerre de succession fait rage entre la régente Marie-Christine et Don Carlos. Ce sont les guerres carlistes ou les guerres de « siete años » comme disent les Espagnols.

La Grande-Bretagne, le Portugal et la France soutiennent Marie-Christine, la France envoie la Légion étrangère, soit 6 000 hommes. Je passerai sur les péripéties de l'affaire espagnole, je rappellerai simplement que le 1^{er} janvier 1839 les survivants laissent définitivement derrière eux les remparts de Saragosse et ils seront seulement 63 officiers et 159 hommes de troupe à fouler le sol de France. Cette odyssée espagnole n'a été qu'une longue tragédie.

La majorité des rescapés de l'aventure reprend du service dans la nouvelle Légion créée à la fin de 1835 et dont nous reparlerons tout à l'heure. Ils y retrouveront bon nombre de leurs anciens adversaires qui, après la déroute de l'insurrection carliste, viennent chercher refuge en France. Les carlistes étaient des soldats d'élite et leur engagement illustre ainsi l'incidence constante des bouleversements à l'intérieur du vieux continent sur le recrutement de la Légion. Ainsi un siècle plus tard, d'autres réfugiés espagnols, soldats malheureux de la guerre civile, prendront le chemin de Sidi Bel Abbès.

De ce lot de soldats de Don Carlos émerge un individu de haute taille, noble de surcroît. Ce Don Antonio Crispulo José Martinez, trente-quatre ans, officier carliste, passe selon la rumeur pour un ancien amant de la reine d'Espagne. Ayant, le 20 juillet 1847, sollicité son intégration comme officier, Martinez est admis comme lieutenant le 30 décembre. Une seconde carrière débute pour lui : il passera 21 ans à la Légion. Naturalisé, il sera nommé commandant du 1^{er} Régiment étranger le 1^{er} décembre 1859. Versé dans la « régulière », il sera promu général de brigade le 14 juillet 1870 et se battra fort honorablement durant la guerre franco-prussienne. Il mourra à Toulouse en 1877.

La Légion n'est pas seulement un havre. Elle fournit un cadre salubre d'épanouissement personnel et de promotion sociale.

J'ai parlé plus haut de la nouvelle Légion. En effet la « vieille Légion » n'a pas été cédée à l'Espagne depuis six mois à peine que le gouvernement français semble regretter son geste. Le 16 décembre 1835 est décidée la création d'une nouvelle Légion Étrangère.

Cette nouvelle Légion va s'enraciner en Algérie, dont la conquête va l'accaparer pendant une vingtaine d'années, hormis la guerre de Crimée en 1855.

La valeur de la Légion ne cesse de s'affirmer ; en 1839 le duc d'Orléans écrit : « *J'examine les troupes et surtout la Légion qui a une très belle tenue sous les armes et l'aspect guerrier. C'est du reste une vraie tour de Babel. Il y a des gens de tous les pays qui ont fait tous les métiers, et vu les quatre parties du monde, beaucoup d'hommes des classes élevées qui ont commis des fautes et qui se cachent : la biographie des soldats serait une mine inépuisable pour les romanciers. Mais avec de bons officiers cette bande se bat admirablement, et, ce qui est extraordinaire, elle est accessible au point d'honneur.* »

Ces lignes, par delà le mythe qu'elles contribuent à édifier, sont instructives. Les conditions initiales ont évolué, anonymat, identité de circonstance sont de mise. La Légion prend son visage que la légende amplifiera.

Nous allons laisser la Légion poursuivre sa mission en Algérie non sans souligner deux événements.

En 1844, le Lieutenant Colonel de Mac Mahon est affecté au 2^o Étranger. Ce jeune officier de 34 ans est une figure de l'Armée d'Afrique ; débarqué le 14 juin 1830 à Sidi Ferruch, il n'a cessé de s'illustrer. Le voici légionnaire et patron de fait du 2^o Étranger. Il y restera jusqu'en 1845 et écrira dans ses mémoires : « *...Le 2^o Étranger ne m'avait donné que des satisfactions. Malgré de durs combats et des marches pénibles, il avait toujours fait preuve d'un allant et d'une discipline admirables et j'éprouvais une réelle peine à me séparer d'une troupe semblable* ».

En 1843, une redoute est bâtie à mi-route entre Oran et Tlemcen, au lieu dit Sidi Bel Abbes. C'est d'abord une « biscuit ville », ainsi nommée par les troupes à cause de son rôle de poste de ravitaillement. Petit à petit, la ville se construit des mains des légionnaires dans une enceinte carrée. Au fil des ans elle devient la « maison mère » de la Légion. La Légion combat et bâtit, ici et ailleurs.

Le 27 mars 1854, l'Angleterre et la France déclarent la guerre à la Russie à la suite de circonstances que je n'ai pas le temps de rappeler.

Pour frapper la Russie, il n'est pas possible de traverser l'Europe, les états neutres, Prusse et Autriche, interdisent qu'il en soit ainsi ; on agira donc au nord et au sud. Une flotte franco-britannique part pour la Baltique, un corps expéditionnaire de même origine se dispose à rejoindre le Proche-Orient afin de couvrir les Dardanelles et de protéger la Turquie. Côté français 30 000 hommes prennent la mer, la Légion fournit 5 000 hommes.

Après les péripéties du début de la campagne qui ne verra pas de bataille décisive, les Alliés décident de porter leurs efforts sur la presqu'île de Crimée et particulièrement contre Sébastopol.

Cette campagne de Crimée sera marquée par de nombreux faits d'armes. L'Alma appartiendra aux zouaves, la statue du pont de Paris nous le rappelle. La Légion s'illustrera à plusieurs reprises, au bastion du Mât tout d'abord où le 1^o Étranger perd son chef de corps le colonel Vienot. La caserne de Sidi Bel

Abbes et maintenant le camp d'Aubagne porteront successivement son nom. Puis pour la prise de la redoute de Malakoff. De cette prise de la redoute, l'histoire de France a retenu la réplique de Mac Mahon : « J'y suis, j'y reste ». Sébastopol tombe et en mars 1856 le traité de Paris met un terme au conflit en écartant les Russes des Dardanelles. En juillet de la même année la Légion retrouve la terre algérienne et elle laisse derrière elle 25 officiers, 32 sous-officiers et 387 légionnaires tués en Crimée.

Louis-Napoléon, candidat à l'Empire, avait annoncé « L'Empire c'est la paix ». Parvenu à ses fins il en prend mal le chemin. Après la Crimée il ne tarde pas à s'engager dans un autre conflit au-delà des Alpes.

A la suite d'un enchaînement que vous connaissez bien, l'armée française reprend une fois encore le chemin de l'Italie. La Légion est de la partie et elle s'illustrera particulièrement dans la prise de Magenta qui ouvre la porte de Milan. Mac Mahon, jamais avare d'une formule, apprenant que la Légion est dans Magenta s'écriera : « *La Légion est dans Magenta, l'affaire est dans le sac* ». Elle l'est au moins pour lui puisqu'il sera fait par la suite duc de Magenta, mais la Légion a perdu 315 hommes.

La campagne d'Italie n'est pas terminée nous le savons, elle verra encore, entre autres, la furieuse bataille de Solferino dont l'horreur incitera le Suisse Henri Dunant à créer la Croix Rouge.

La Légion participe également à cette bataille.

L'armistice est conclu à Villafranca les 11 et 12 juillet. La France, pour prix de son intervention, obtiendra la Savoie et Nice.

Le 14 août, La Légion participera pour la première fois au défilé des troupes à Paris, il y en aura beaucoup d'autres par la suite. La Légion ne défile pas au son du « Boudin », il ne viendra que plus tard en 1864 quand le chef de la musique du 2^e RE, Nicolas Wilhelm, reprend une marche pour tambours et clairons héritée, semble-t-il, de vieux refrains du régiment de Hohenlohe.

La Légion rentre en Algérie à Sidi Bel Abbes. Pas pour longtemps !

Le 31 octobre 1861, l'Angleterre, l'Espagne et la France signent une convention pour exiger le remboursement des dettes du Mexique et la protection des Européens. A titre de garantie, elles se mettent d'accord pour occuper des forteresses mexicaines.

Le corps expéditionnaire initial comprend 2500 Français, 7000 Espagnols et 700 marins britanniques. Très vite, la France augmente son contingent et se retrouve seule, l'Angleterre et l'Espagne s'étant empressées de rapatrier leurs troupes. L'affaire prend de l'ampleur. Il faut des renforts. La Légion naturellement aspire à participer à ce conflit.

Des officiers subalternes se permettent une démarche peu réglementaire : « *Sire nous vous demandons d'envoyer La Légion au Mexique* ». Une salve de

jours d'arrêt sanctionne l'outrecuidance, mais l'appel est perçu. Début janvier 1863, 2000 hommes embarquent à Oran.

Le Général Deligny, venu saluer les légionnaires, s'écrie :

« *Soldats de la Légion ! Votre drapeau n'a pas de plis assez amples pour contenir tous vos titres de gloire.*

« *Portez-le haut sur cette terre étrangère et qu'il y soit comme le symbole des idées généreuses et civilisatrices de la grande nation à laquelle nous appartenons* ».

Les propos de Deligny seront entendus. A son retour, l'emblème du Régiment Étranger pourra arborer la mention « Camerone 1863 ».

Tout le monde a entendu parler du combat de Camerone.

« *L'armée française du Mexique assiégeait Puebla. La Légion avait pour mission d'assurer sur cent-vingt kilomètres la circulation et la sécurité des convois* ». Ainsi débute le récit lu, dans toutes les unités de la Légion, tous les 30 avril, pour commémorer le combat du 30 avril 1863, ce combat au cours duquel une soixantaine de légionnaires sous les ordres du Capitaine Danjou, enfant de Chalabre dans l'Aude, résistèrent toute une journée à plusieurs milliers de Mexicains dans la ferme de Camerone, remplissant leur mission jusqu'au sacrifice.

A la fin de la journée ils ne sont plus que trois à combattre, Maine, Wencel et Constantin. Le plus gradé est le Caporal Maine, un Français. Ils vont être tués quand un officier s'interpose : « *Messieurs, rendez-vous* ». Maine répond en Espagnol : « *Nous nous rendrons si on nous laisse nos armes et si l'officier s'engage à faire soigner le sous-lieutenant Maudet* »

L'officier répond : « *On ne refuse rien à des hommes tels que vous* ».

Le colonel Milan, qui commandait les troupes mexicaines, a suivi l'action. Il voit venir vers lui les légionnaires titubant, visage noirci.

« *C'est tout ce qu'il en reste ?* » questionne-t-il, et de s'exclamer :

« *Pero, no son hombres, son demonios* ». C'était effectivement les seuls valides, mais des blessés hors d'état de combattre survivront, soignés par les Mexicains.

La Légende de la Légion est définitivement assise.

Je me suis assez fortement étendu sur ce combat, somme toute assez anodin dans la liste des combats de la Légion, car il illustre bien les qualités de cette troupe. La mission doit être remplie, quel qu'en soit le prix.

Il y aura de nombreux Camerone par la suite, ce mot devenant presque un nom commun. Faire Camerone signifiera remplir la mission coûte que coûte. Parmi ces Camerone je citerai Tuyen Quang lors de la conquête de l'Indochine, Phutonghoa, Diên Biên Phu lors de sa perte, Bir Hakeim durant la dernière guerre mondiale et beaucoup d'autres....

L'affaire mexicaine se termine fin 1866, le Régiment Étranger embarque pour l'Algérie. Il laisse derrière lui près de 2000 des siens. 19 officiers, 328 sous officiers et légionnaires ont été tués à l'ennemi, la maladie en a emporté 1600.

Qu'allait faire la France dans cette galère ?

L'épisode mexicain à peine terminé, la France est confrontée à une épreuve importante, c'est la guerre de 1870. Au début, la Légion n'est pas concernée, d'une part parce que selon la loi elle ne peut pas être engagée sur le territoire métropolitain, et, d'autre part, parce qu'elle comprend trop de légionnaires d'origine germanique et il faut noter que sa présence est nécessaire en Algérie.

Un courant de sympathie pour la France pousse cependant de nombreux étrangers à vouloir se ranger du côté de notre pays. Les premiers revers imposant de faire flèche de tout bois, le 27 août il est décidé de créer sur le territoire national un 5^e bataillon dans le Régiment Étranger. La porte est grande ouverte pour accueillir des étrangers non par un contrat classique de légionnaire mais pour la durée de la guerre. Tours est le point de constitution de ce bataillon qui reçoit pour chef le Commandant Victor Joseph Arago, petit-fils du célèbre savant. Les engagés sont de plusieurs nationalités, signalons un comte hollandais, M. de Limburg-Stirum qui rentre d'Amérique exprès. Il y a aussi un jeune Anglais de vingt ans, Horatio Herbert Kitchener, que Marchand trouvera en travers de sa route à Fachoda en 1898. Cinq officiers sont admis à titre étranger dont le prince Kara Georges, futur roi de Serbie sous le nom de Pierre 1^{er}, qui est passé par St-Cyr de 1862 à 1864.

Ce bataillon participera à la campagne sur la Loire à Orléans et il subira de lourdes pertes.

A la même époque, on décide, devant la nécessité, de faire intervenir la Légion d'Algérie. La note précise simplement « pas d'Allemands ».

Le 19 octobre, les 2000 légionnaires en provenance de Sidi Bel Abbes rejoignent les rescapés du 5^e Bataillon à Bourges.

Je passerai sur les combats auxquels participe le régiment étranger. Je noterai simplement que dans les annales de la Légion cette guerre de 1870 fait un peu figure de grande méconnue, d'autres campagnes ont plus de lustre, pourtant on ne saurait oublier que 900 hommes sont tombés pour la défense de la France soit sensiblement le tiers des effectifs engagés, pourcentage supérieur à celui de 1914 – 1918. A cette longue liste s'ajoute celle de ceux qui sont restés en chemin, victimes du terrible hiver et des conditions de vie.

La paix est signée mais la guerre civile oppose à Paris Communards et Versaillais. La Légion participe à cette lutte fratricide, même si elle n'aime pas l'évoquer. Le livre d'or écrit : « *Ce n'est pas là besogne de Légionnaire* ».

Le 28 mai 71, le régiment étranger a planté le premier drapeau tricolore sur les Buttes Chaumont.

Les ordres reçus ont été exécutés. La Légion connaîtra d'autres drames aussi cruels. Au Levant en 1941 et vingt ans après en 1961 en Algérie.

Après ce chapitre métropolitain douloureux, la Légion retrouve l'Algérie et poursuit la pacification en étendant celle-ci vers le sud au prix de nombreux combats que je ne décrirai pas. J'évoquerai simplement une innovation matérielle importante qui permettra d'améliorer la mobilité des troupes ; c'est la création des fameuses compagnies montées de la Légion. Un dictionnaire affirme : « *A la montée, une brèle pour deux, quatre vingt kilomètres par jour, sac de 30 kilos, rien que des affaires inutiles...* ». C'est exagéré.

Il y a effectivement une brèle (mulet) pour deux hommes, l'un à pieds, l'autre sur la bête, on permute toutes les heures pour équilibrer. La troupe abat ainsi de très longs trajets à une allure record pour l'époque.

Quarante à cinquante kilomètres par jour à la moyenne de six kilomètres par heure. Les compagnies montées joueront un rôle majeur dans la pacification du Maroc (elles ne seront dissoutes qu'en 1949).

Dans les années 1880, une nouvelle aventure a commencé pour la Légion. A la suite du décès du commandant Rivière en mai 1882, au « Pont de Papier », Jules Ferry décide de réagir et d'envoyer en 1883 un corps expéditionnaire. Il n'y a pas eu besoin de pétitionner comme pour le Mexique pour que la Légion soit du voyage. Le 8 novembre 1883 le 1^{er} bataillon du Commandant Donnier pose le pied à Haiphong. Les Légionnaires foulent la terre d'Indochine où ils vont demeurer près de soixante-dix ans. C'est là qu'en 1930 sera créé le 5^e REI, le célèbre régiment du Tonkin qui, au lendemain du 9 mars 1945, effectuera la terrible retraite de Chine.

La conquête et la pacification de l'Indochine commencent. Elles coûteront la vie à 2000 hommes de la Légion de 1883 à 1914.

La description des combats serait fastidieuse, beaucoup de citadelles sont capturées. A Sontay, le général Négrier dont nous avons déjà parlé dira : « *Aux légionnaires l'honneur de pénétrer les premiers dans Sontay* ». Honneur redoutable car il fallait d'abord vaincre la garnison chinoise de plus de 10000 hommes.

Pékin se résout à signer le traité de Tientsin et Hué entérine, théoriquement, car les combats vont reprendre.

Un événement marquera l'histoire de la Légion : le siège de Tuyen Quang.

Tuyen Quang n'est qu'un modeste village à soixante dix kilomètres au nord de Sontay, mais il verrouille l'un des deux grands axes menant du Yunan au Delta. La garnison forte de 618 soldats et marins comprend 2 compagnies de la Légion, une compagnie de tirailleurs tonkinois, 1 section d'artillerie,

l'escouade du génie commandée par le Sergent Bobillot, la canonnière la Marseillaise ; le commandant de l'ensemble est le chef de bataillon Domine.

Tuyen Quang subira des attaques du 26 janvier 1885 au 3 mars, date à laquelle les Chinois partiront avec l'arrivée d'une colonne de secours.

Brière de L'Isle, le commandant chef venu en personne, dira, en plagiant Napoléon à Austerlitz :

« Vous tous aussi vous pourrez dire avec orgueil : j'étais de la garnison de Tuyen Quang, j'étais sur la canonnière la Marseillaise »

Le siège de Tuyen Quang est entré dans l'histoire de la Légion et son souvenir revit dans un couplet du « Boudin » :

« Au Tonkin la Légion immortelle
à Tuyen Quang illustra notre drapeau... »

Le refrain du « Boudin » existait déjà depuis les lendemains de 1870 :

« Tiens voilà du Boudin...
Pour les Alsaciens, les Suisses et les Lorrains,
Pour les Belges y'en a plus.... »

L'allusion est manifeste. Les engagements de l'après défaite sont réservés en priorité aux Suisses et surtout aux Alsaciens et aux Lorrains suite à la perte de leurs provinces. Le pourquoi de l'origine du boudin est plus discuté. Est-ce une référence à la couverture roulée en boudin sur le sac ? Est-ce tout simplement parce que ce mets figure fréquemment à l'ordinaire ?

Pourquoi des termes peu flatteurs à l'égard des Belges ? Faut-il y voir un coup de patte contre les Français trop débrouillards et engagés sous le couvert de la nationalité belge ?

C'est après le siège de Tuyen Quang, que le Capitaine de Borelli, dont j'ai déjà parlé et qui commandait une compagnie de la Légion, a écrit son poème « À mes hommes qui sont morts et particulièrement à la mémoire de Tiebald Streicher qui m'a donné sa vie le 3 mars 1885 »

Il se termine ainsi : « Soldats qui reposez sous la terre lointaine
Et dont le sang versé me donne des remords,
Dites vous simplement "c'est notre Capitaine
Qui se souvient de nous... et qui compte ses morts" »

1885 vit une réforme de structure de plus. La Légion se scinda en deux : 1^{er} et 2^e régiments avec Sidi Bel Abbes et Saïda pour garnisons officielles. Cette fois le cap définitif est pris. On parlera de l'entité Légion Étrangère, celle-ci comprenant plusieurs régiments ou unités adaptés au besoin du moment.

La cause est entendue depuis Jules Ferry, même si celui-ci, baptisé « le Tonkinois », a perdu son portefeuille après l'affaire de Langson. La

III^e République se taille un empire colonial, la conférence de Berlin en 1885 ayant légitimé toutes les ambitions européennes. Après l'Indochine, cette situation va conduire la Légion au Dahomey, à Madagascar, au Maroc. Être légionnaire permet au moins de découvrir des horizons nouveaux.

La campagne du Dahomey durera de 1892 à 1895, Behanzin (bec en zinc pour les troupiers) sera destitué, suite à la défaite de son armée et de ses fameuses amazones, et son territoire passera sous protectorat français puis deviendra colonie en 1900.

L'épisode de Madagascar peut se scinder en deux. D'octobre 1894 à 1895, une phase de conquête à laquelle participe la légion sous les ordres du Général Duchesne et qui aboutit à la reddition de la Reine Ranavaloa III et au protectorat français. De cette campagne coûteuse en hommes surtout à cause de la maladie, je ne parlerai que pour évoquer la figure d'un officier particulier. La Légion a toujours eu des officiers riches en couleurs. Nous avons déjà rencontré Martinez, nous en rencontrerons d'autres par la suite.

Le Capitaine Brundsaux qui arrive à Madagascar avec un renfort de 150 légionnaires est Saint-Cyrien. Lieutenant au 4^e Zouaves à Tunis, il tombe amoureux d'une chanteuse de café concert. Lui ayant fait un enfant, il démissionne pour l'épouser (un tel mariage n'était alors pas compatible avec l'état d'officier). Civil, désargenté, il obtient de reprendre du service à titre étranger. Tonkin, Dahomey, Madagascar, Maroc. Il glane les décorations, rattrape le temps perdu, devient capitaine à titre français et passe chef de bataillon. Durant la Grande Guerre il deviendra Général et terminera Gouverneur de la Corse. Entre temps il s'est battu en duel avec un camarade, a abandonné femme et enfant pour se mettre en ménage avec une africaine. « Loum Loum », comme l'appelaient les légionnaires, avec sa barbe de père Noël, son képi cabossé et sa batterie impressionnante de décorations, ne manquait pas d'allure.

Sa grande distraction était de se rendre en compagnie de jeunes officiers dans les cafés concert et d'exiger de l'orchestre qu'il joue « Le Boudin », faute de quoi il s'en prenait à la vaisselle et au mobilier. Quelles que soient ses facéties, ce Brundsaux a laissé un souvenir. Il prête ses traits à l'un des quatre légionnaires – celui des guerres coloniales – montant la garde au pied du monument aux morts érigé en 1931 et qui se trouve maintenant à Aubagne.

Tout semblait réglé à Madagascar quand des troubles éclatent. Le 6 août 1885, la chambre vote l'annexion de l'île et exige la désignation d'un homme fort pour reprendre en main la nouvelle colonie. Cet homme sera Galliéni, l'enfant de Saint-Béat, connaissant bien la Légion qu'il a côtoyée sous d'autres cieux. Il ne formule qu'une demande : « *L'autorisation d'amener avec lui 600 hommes de la Légion Étrangère, afin de pouvoir, le cas échéant, mourir convenablement* ». On ne saurait mieux faire pour ajouter à la gloire et à la légende de la Légion. Un bataillon part donc avec le nouveau Gouverneur. D'autres chefs célèbres serviront à cette période à Madagascar, Lyautey puis Joffre.

La paix établie, Galliéni rentre en France en 1905, la Légion l'avait précédé sur le chemin du retour.

La Légion au Maroc, c'est une très longue histoire qui peut se décomposer en trois phases : de 1903 à 1914, pendant la guerre de 1914-1918 et de 1919 à 1934, date à laquelle la pacification du protectorat fut définitivement assurée.

La période 1903 à 1914 sera marquée par la convention de Fez du 30 mars 1912 établissant le protectorat et la désignation de Lyautey comme résident, le 28 avril 1912. Elle sera marquée par une multitude de combats auxquels la Légion prit part. En 1912, sur un corps expéditionnaire de 38000 hommes il y avait 8000 légionnaires qui en constitueront l'épine dorsale.

Lyautey écrira : « *La Légion a été durant mon commandement oranais et marocain ma troupe, ma plus chère troupe...* » On ne saurait être plus explicite.

1914 voit d'autres nuages s'amonceler dans le ciel de France, mais Lyautey entend cependant conserver le Maroc. S'il « *vide la langouste* » en dépêchant en France tous les régiments réclamés, il « *garde la carapace* », écrémant l'intérieur pour conserver la ceinture extérieure. Dans ce dispositif, les légionnaires issus des empires centraux, qu'il n'est pas question d'envoyer en France, joueront un rôle essentiel. Le 11 novembre 1918, le Maroc français est sauf, même si tout n'est pas terminé.

Pour sauver le Maroc utile, Lyautey a été contraint de faire des impasses. Le djebel échappe à la paix française. Il faudra 16 ans pour que tout soit pacifié avec comme points d'orgue l'insurrection du Rif de 1925 à 1926, sous l'impulsion d'Abd El Krim, qui se terminera en février 1926 par la reddition de ce dernier. Lyautey, qui a démissionné le 24 février 1925, ne verra pas la victoire.

La dernière opération sera celle du djebel Sagho en 1934. Je la cite car c'est là que fut tué le Capitaine de Bournazel, l'homme à la tunique rouge, à la tête de ses goumiers, au combat du Bougafer.

La Légion était de la partie. De ces combats du Bougafer, le médecin-capitaine Vial qui en fut un témoin et un acteur, écrira :

« *Il faudrait sur le piton Bournazel élever un monument à la Légion, à ces régiments étrangers qui, commandés par des Français d'élite, sont les meilleurs soldats du monde...* »

Plus de 2000 officiers, sous-officiers et légionnaires ont laissé leur vie au Maroc.

Lorsqu'éclate la guerre de 1914, un petit groupe d'écrivains, dont le Suisse Blaise Cendrars et l'Américain Alan Seegers, a déjà signé un manifeste invitant à s'engager pour participer à la lutte aux côtés de la France.

L'élan est donné. De toutes parts des étrangers accourent. Ils sont Américains, Tchèques, Polonais, Italiens... Au total ils seront 36000, représentant 51 nations à se battre pour la France.

Le 21 août, le gouvernement décrète que les engagements peuvent être reçus. La plupart de ces volontaires s'engagent pour la durée de la guerre et c'est vers la Légion Étrangère qu'ils sont orientés.

Des régiments de marche se mettent sur pied, 2^e, 3^e et 4^e régiments de marche. Les légionnaires feront toute la guerre au sein de la division marocaine qui ne sera pas ménagée.

En 1915, c'est l'Artois avec la crête de Vimy puis la Champagne, ferme de Navarin, butte de Souain – Blaise Cendrars perd un bras et par la suite il racontera les heures vécues dans son livre *La Main coupée*.

Les effectifs fondent et le 11 novembre 1915 apparaît une seule formation – le régiment de marche de la Légion Étrangère – le RMLE.

1916 : Belloy en Santerre où meurt Alan Seeghers – Il était prêt – Conscient de son destin il l'avait fixé dans un poème qui commence par : « *I have a rendez-vous with death* » – « *J'ai rendez-vous avec la mort* ».

1917 : Auberive – le 30 mai 1917 le Lieutenant Colonel Rollet est nommé au commandement du RMLE – Il a servi à la Légion de 1899 à 1914. A cette époque, en congé de fin de campagne, il est affecté dans la « régulière ». Il rejoint la Légion en 1917.

Le personnage ne passe pas inaperçu, dans sa présentation et dans son style ! Contre toutes les règles, il arbore une tenue de toile kaki, des leggings noirs, et délaisse le casque Adrian pour le képi. Lorsque le soleil tape il s'abrite sous une ombrelle rose.

Il sait mettre son régiment en valeur : « *bien faire et le faire savoir* ». Plus tard, le poste d'inspecteur de la Légion sera créé pour lui et il porte le surnom de « Père de la Légion ».

Le 14 juillet 1917, le RMLE est le 1^{er} régiment à recevoir la fourragère aux couleurs de la médaille militaire. Il recevra celle de la légion d'honneur le 30 novembre.

Il passe l'été 1917 dans le secteur de Verdun.

En 1918, il combat près de Soissons au moment des dernières offensives allemandes. La fin de la guerre le trouve en Lorraine ; le 17 novembre il défile à Château-Salins. Durant quelques mois il tiendra garnison dans le Palatinat, mais le Maroc et le Levant attendent les légionnaires du RMLE, régiment désormais le plus décoré de France (à égalité avec le régiment d'infanterie coloniale du Maroc, le RICM).

42893 légionnaires dont 36604 étrangers ont servi à la Légion en 1914 – 1918. 5931 ont été tués en France, 815 en Orient, 348 au Maroc et 55 au Tonkin.

La France a reçu de la Société des Nations mandat sur la Syrie et le Liban.

Dès 1921, des troubles se produisent et il faudra envoyer des renforts. Le 4^e REI débarque – L'incendie éclate en 1925 dans le djebel Druze au sud-est du Liban.

Les gros combats de la Légion se situeront à Mousseifre et à Rachaya où s'illustrera le 1^{er} Régiment étranger de Cavalerie – le 1^{er} REC.

Ce régiment est né en 1920 à l'occasion de la réorganisation de la Légion – Le RMLE devient le 3^e REI, le 4^e REI est constitué au Maroc. Le REC est construit avec l'arrivée massive de cavaliers russes.

Le chant du 1^{er} REC raconte cette épopée du Levant.

Depuis sa création en 1831, la Légion n'a pratiquement pas cessé de se battre, la période de 1935 à 1939 sera calme, le calme qui précède la tempête.

Nous entrons maintenant dans la période de l'histoire contemporaine – Je la traiterai en donnant simplement quelques coups de projecteur.

Lorsqu'éclate la guerre de 1939, le précédent de 1914 se reproduit. Les étrangers affluent, le 9 mai 1940 à la veille de l'offensive allemande à l'Ouest, la Légion compte 48924 légionnaires dont beaucoup sont encore dans les dépôts à l'instruction.

Il serait trop long d'évoquer l'histoire de tous les régiments, je ne parlerai que de quelques-uns.

La 13^e demi-brigade de la Légion Étrangère, créée initialement pour soutenir la Finlande, sera employée pour « couper la route du fer ». Cette 13^e DBLE sera commandée par la Colonel Magrin-Vernerey.

Après l'épisode de Narvik, la 13^e se retrouve à Brest les 15 et 16 juin. Le 18 elle embarque pour l'Angleterre. Les 29 et 30 juin sur un total de 1619 hommes dont 59 officiers, environ 650 décident de rentrer en France, le reste demeure en Angleterre avec Magrin-Vernerey qui prendra rapidement le commandement de la brigade française libre sous le nom de Monclar. Parmi les officiers, on relève les noms des Capitaines Kœnig, Amilakvari, de Bolardière, du Lieutenant Brunet de Sairigne qui sera tué en Indochine, des sous-lieutenants Simon et Messner.

Vous avez tous entendu parler de l'épopée de la 13 – Campagne d'Érythrée du 6 janvier au 2 mai 1941 – Après l'Érythrée, la 13 partira pour le Levant avec la DFL – le Levant défendu par les Français qui ne se sont pas ralliés au Général de Gaulle. Monclar fait jouer la clause de conscience et il quitte son commandement ; il a dit aux officiers : « *Il y a en face de nous le*

6^e Étranger – *La Légion ne tire pas sur la Légion* ». Cette attitude lui vaudra une certaine disgrâce. Heureusement le heurt entre la 13 et la 6^e Étranger ne sera que très partiel. Les légionnaires ne s'entretueront pas.

Le 6^e REI, fidèle à la mission qu'il avait reçue et par rancœur envers les Anglais après Mers El Kebir, s'opposera aux troupes britanniques au sud de Saïda puis vers Damour, devant Mar Jayoun, Porte de la Bekka et à Palmyre. Il aura 128 tués et 728 blessés. Ce drame qui aurait pu être évité laissera des traces. Une petite partie des légionnaires du 6^e REI rejoint le 13, le reste rentre en France ; le 6^e REI est dissous et les légionnaires seront versés dans les unités d'Afrique du Sud.

En 1942, se situe l'épisode glorieux de Bir Hakeim qui a un grand retentissement, puis la Légion participe à la bataille d'El Alamein à El Hameimat, où elle perd son chef de corps, le Lieutenant-Colonel Amilakvari.

A partir d'avril – mai 1943 elle prend part à la bataille de Tunisie avec d'autres unités de la Légion. Elle débarque à Naples fin avril 1944 et suit l'épopée du corps expéditionnaire français du Général Juin.

Dans la nuit du 16 au 17 août 1944, elle débarquera à Cavalaire et participera à la campagne de France puis elle sera engagée dans le massif de l'Authion au nord de Nice, ce qui la privera de l'apothéose de la campagne d'Allemagne. Ces combats de l'Authion permettront en 1947, après un référendum, le rattachement à la France de Tende et la Brigade, complétant l'œuvre commencée en 987 par un certain Hugues Capet.

Deux autres régiments de la Légion – le 3^e REI rebaptisé RMLE et le 1^{er} REC sont également de la partie au sein de la 5^e division blindée. Ils participeront à la campagne d'Allemagne. Friedrichshafen, Lindau, Bregenz jalonnent leur avance.

La seconde guerre mondiale s'achève en Europe le 8 mai 1945. Au total elle a coûté à la Légion 9017 morts. C'est dire si les légionnaires ont honoré leur contrat pour servir la France.

Pendant ce temps-là, un drame se joue en Indochine. Le 9 mars 1945, les troupes du Japon attaquent les garnisons françaises dont celles du 5^e REI par surprise et avec la sauvagerie qui les caractérise. Des combats locaux se déroulent à Hanoï, Langson, Hagiang, Vinh, vécus par les légionnaires dans l'esprit de Camerone : tenir à tout prix. Au-delà de cette date sanglante émerge pour l'histoire cette Anabase moderne connue sous le nom de retraite de Chine. Les trois bataillons du 5^e REI réussissent dans les premières heures à se dégager de l'étreinte adverse et commence la longue marche de la colonne Alessandri, du nom du Général qui la commandera. Cette colonne comprendra les trois bataillons de la Légion et des unités disparates. Le repli s'effectuera en combattant et le 2 mai les derniers éléments arrivent en Chine après une marche de 1000 kilomètres. Les pertes ont été sévères – les trois bataillons sont regroupés en un seul. Ils aspirent à se battre encore, en vain, les Américains y font obstacle. Les légionnaires sont donc contraints d'attendre. Ce n'est que le 8 février 1946 que le bataillon de marche du 5^e REI entamera

son mouvement vers le Tonkin. Du 5^e REI du 9 mars 1945 ne demeure que le tiers. Là encore, la Légion a payé au prix fort cette ultime phase de la seconde guerre mondiale.

La deuxième guerre mondiale terminée, la Légion n'a pas le temps de s'endormir sur ses lauriers car commence la guerre d'Indochine.

Dès le 9 janvier 1946, un premier régiment débarque à Saïgon, le 2^e REI bientôt suivi par la 13^e DBLE et le 4^e REI qui seront rejoints par d'autres unités.

En 1949 il y aura 20 000 Légionnaires sur le territoire. En Indochine la Légion s'enrichira de nombreuses unités : compagnie du génie, de transport amphibie et en 1948-1949 de deux bataillons de parachutistes, les 1^{er} et 2^e bataillons étrangers de parachutistes, qui se couvriront de gloire. Le 1^{er} BEP gagnera au cours de la campagne la fourragère aux couleurs de la médaille militaire et le 2^e BEP celle aux couleurs de la Légion d'honneur.

Elle participera à la plupart des combats qu'il est illusoire de vouloir tous citer ici. Je ne mentionnerai que les plus significatifs : Phu Tong Hoa, Nhialo, Nasam et bien sûr Diên Biên Phu, Camerone à grande échelle de sept bataillons de la Légion.

En Indochine, la Légion a laissé 309 officiers, 1084 sous-officiers et 9092 légionnaires.

Ce pays a marqué à jamais ceux qui y ont combattu.

Les unités vont rentrer progressivement en Algérie en 1954 et 1955 où une autre mission les attend.

La rébellion s'est manifestée dès le 1^{er} novembre 1954, « La Toussaint sanglante ». Le 20 août 1955, ce sont les tueries de Philippeville et de El Halia. En 1956 toute l'Algérie finit par s'embraser.

La Légion créée au moment de la conquête de l'Algérie combattrait pendant toute la durée de la campagne, au début à la fois comme troupe de secteur et de réserve générale et à partir de 1958 comme réserve générale. De durs combats marqueront pour elle ce qui n'est devenu une guerre qu'en 2000, en particulier pour les deux régiments étrangers de parachutistes. Le lieutenant colonel Jeanpierre chef de corps du 1^{er} REP sera tué près de Guelma le 29 mai 1958.

Au mois d'avril 1961 éclate la révolte baptisée « Putsch des Généraux » ; ce sera un drame pour la Légion. Beaucoup de gens qui souvent n'étaient pas sur place ayant donné des versions « autorisées » de ces journées, je trouverais malséant de le faire moi-même puisque j'ai été témoin, il est vrai, dans mon petit coin !

Quoi qu'il en soit, à la Légion les prises de positions furent variées suivant les régiments, essentiellement en fonction du comportement des chefs de corps. Lorsque tout fut terminé, le 1^{er} REP fut dissous et certains régiments,

surtout le 2^e REP, « épurés » de leurs officiers. Les sous-officiers et les légionnaires ne furent pas touchés. Comme d'habitude ils avaient obéi aux ordres reçus de leurs officiers. La blessure sera profonde pour toute l'armée française et pour la Légion en particulier.

Il faudra des années pour qu'elle se cicatrise.

La conquête de l'Algérie avait coûté 844 tués à la Légion, sa perte en demandera 1976. Qu'il me soit permis de donner les chiffres du régiment dans lequel j'ai servi de 1955 à 1961, le 2^e REP : 216 tués et 525 blessés, tous au combat.

Après les accords d'Evian, la Légion s'installera progressivement sur le territoire métropolitain ou dans les départements et territoires d'outre-mer. Elle participera à toutes les opérations de l'armée française – en Afrique, au Moyen-Orient et en Europe. En 1978 se situera un épisode particulièrement audacieux, œuvre du 2^e REP sous les ordres de mon camarade de promotion le Colonel Philippe Erulin : le saut sur Kolwezi.

Aujourd'hui, la Légion comprend environ 8000 hommes, un des chiffres les plus bas de son histoire, mais son avenir semble assuré. Elle comprend 11 unités – le 1^{er} RE à Aubagne, le 2^e REI à Nîmes, le 3^e REI en Guyane, le 4^e RE à Castelnaudary, le 5^e RE à Hao dans le Pacifique (ce régiment qui assurait la sécurité des centres d'essais nucléaires est en cours de dissolution) – le 6^e REG à Loudun près d'Avignon, le 1^{er} REC à Orange, le 2^e REP à Calvi, le DLEM à Mayotte, le 2^e REG sur le plateau d'Albion et la 13^e DBLE à Djibouti.

Il est temps maintenant de parler de quelques particularités de la Légion. Elles concernent d'abord la tenue.

- En tenue de défilé, elle porte les épaulettes vertes et rouges qui remontent à 1868, avec plusieurs interruptions par la suite. Le vert et le rouge sont les couleurs traditionnelles qui figurent sur les fanions. La ceinture bleue est de 1882 – le képi blanc s'impose après la seconde guerre mondiale – la cravate verte est régularisée en 1945.
- En tenue de travail, elle porte le béret vert qui, au début, était réservé aux seuls légionnaires parachutistes.
- La grenade à sept flammes qui figure sur les écussons est signalée en 1879, son dessin évoluera jusqu'à celui définitif de 1946.
- Les pionniers avec tablier de cuir et gants apparaissent, semble-t-il, dès 1831. Le port de la barbe intervient à partir de 1844. La Légion est aujourd'hui la seule à avoir gardé la tradition des pionniers.

Une autre particularité est la cadence du défilé. Seule la Légion est autorisée à marcher de ce pas lent : 88 pas à la minute au lieu de 120.

Les drapeaux et étendards de la Légion portent la devise « Honneur et Fidélité », alors que sur les emblèmes des autres unités de l'armée française est inscrit « Honneur et Patrie ».

Un autre point particulier de la Légion, ce sont les fêtes spécifiques :

- Le 1^{er} janvier les sous-officiers invitent les officiers pour la présentation des vœux
- Le 6 janvier les officiers rendent la politesse aux sous-officiers. C'est l'occasion d'une fête assez pittoresque.
- Le 30 avril, comme je l'ai déjà dit, toutes les unités de la Légion commémorent l'anniversaire de Camerone par une prise d'armes au cours de laquelle est lu le récit du combat. Ce récit se termine ainsi :

*« Ils furent ici moins de soixante
opposés à toute une armée
sa masse les écrasera
La vie plutôt que le courage
Abandonna ces soldats français »*

A la Maison mère de la Légion – Aubagne aujourd'hui – la main en bois du Capitaine Danjon, récupérée à Camerone et déposée au musée du souvenir, est présentée, portée par un glorieux vétéran de la Légion.

- La Noël. Si le 30 avril est la fête du soldat, la Noël est la fête de l'homme – Rien ne doit y manquer, services religieux, concours de crèches, distribution de cadeaux, réveillon. Tout le monde y participe ensemble : officiers, sous-officiers et légionnaires.

La particularité la plus importante de la Légion concerne bien évidemment le recrutement – Le contrat initial d'engagement du légionnaire est uniquement de cinq ans et tout engagé est libre de déclarer nom et nationalité de son gré. Le droit à l'anonymat fait désormais partie du statut de tout candidat à la Légion. Le recrutement étant réservé aux étrangers, les Français annoncent ainsi être Belges ou Suisses. Le côté formel de cette situation qui assure à la Légion sa valeur de refuge est relativement récent. Il ne remonte qu'au 1^{er} mars 1911, mais il était déjà acquis depuis 1831 suite à l'article 7 de l'ordonnance de Louis Philippe : *« en l'absence de pièces, l'étranger sera envoyé devant l'officier général qui décidera si l'engagement peut être reçu »*.

Cet anonymat ne saurait signifier laxisme absolu et entrée possible à qui-conque. Tout en se montrant intransigeante sur le respect de l'anonymat des siens, la Légion veille scrupuleusement à écarter les individus susceptibles de souiller son nom. Pas de criminels, pas d'assassins à la Légion, même s'il est possible d'y refaire sa vie après une fausse note.

Durant ou en fin de contrat, le légionnaire peut, s'il le désire, abandonner son anonymat et retrouver son véritable état civil. Cette procédure, appelée rectification d'état civil avant 1986, se nomme aujourd'hui rectification de

situation. Elle permet de déboucher sur d'autres formalités comme la demande de naturalisation pour services rendus à la France.

Non sans fondement, l'anonymat fait partie de la légende légionnaire. Qui se cachait exactement sous ce nom d'emprunt ? Mauvais garçon, aristocrate désargenté, amoureux éconduit, réfugié politique ou autre ? Si l'anonymat s'impose moins qu'hier il reste impératif. Il offre à qui le désire possibilité de refaire une vie nouvelle.

En parlant de l'anonymat j'ai abordé la question : qui sont les légionnaires ? J'y ai répondu partiellement, mais nul, pas plus aujourd'hui qu'hier, ne peut sonder l'âme du légionnaire s'il n'a pas porté le képi blanc et dire les mobiles profonds qui conduisent des hommes à la Légion.

Une chanson de la fin du XIX^e siècle dit avec une gouaille à la Mac Orlan.

*« Quand on a bouffé son pognon
ou gâché par un coup de cochon
toute sa carrière,
on prend ses godasses sur son dos
et l'on file au fond d'un paquebot
aux légionnaires »...*
*« Y'a des avocats, des médecins
des juges, des marquis, des roussins,
d'anciens notaires,
mêm'des curés qui sans façon
traitent le bon dieu de sacrés noms
aux légionnaires »*

La seule chose qui soit statistiquement prouvée, c'est l'influence des grands événements sur le recrutement. J'en ai déjà parlé. Aux cas que j'ai déjà cités, je peux rajouter les Allemands après la 2^e guerre mondiale, les Hongrois après la révolte de 1956. Actuellement, le gros du contingent parmi plus de 130 nationalités est fourni par l'Est de l'Europe. On peut également souligner l'afflux de Britanniques après la guerre des Falkland ou Malouines sans qu'on en connaisse la cause exacte.

Tous les légionnaires se sont illustrés et s'illustrent par leur parfait professionnalisme, leur courage sans faille et leur dévouement.

Les sous-officiers de la Légion ont tous débuté comme légionnaires, à part à certaines périodes où il y a eu besoin de faire appel à un certain nombre de sous-officiers de la « régulière », les cadres blancs. Le cadre des sous-officiers est remarquable et ils constituent véritablement l'épine dorsale de la Légion. Les sous-officiers supérieurs, a-t-on coutume de dire, sont « les maréchaux de la Légion ».

Je vais vous parler de trois d'entre eux très représentatifs, trois Hongrois nés en 1926, engagés à la Légion la même année 1945. Ils tombent tous trois

en mai 1959 dans l'Ouarsenis. Ils se retrouvent ensemble dans un quartier Vienot plongé dans le deuil, pour y recevoir les honneurs militaires.

Adjudant Szuts (3^e REI)

Chevalier de la Légion d'honneur, Médaillé militaire

Croix de guerre des TOE : 1 palme, 6 étoiles

Valeur militaire : 2 palmes, 3 étoiles

Adjudant Tasnady (1^{er} REP)

Officier de la Légion d'honneur, Médaillé militaire

TOE : 5 étoiles, valeur militaire : 6 palmes

Adjudant chef Valko (5^e REI)

Chevalier de la Légion d'honneur, Médaillé militaire

TOE : 3 palmes, 4 étoiles

Valeur militaire : 1 palme, 1 étoile

Certains sous-officiers, en petit nombre, peuvent devenir officiers à titre étranger et, après naturalisation, servir s'ils le désirent dans le cadre normal. Les autres officiers sont français, issus des écoles de formation traditionnelles. Servir à la Légion a été de tout temps assez recherché.

Je vous ai parlé au fur et à mesure de mon exposé de quelques officiers remarquables ou pittoresques, j'aurais pu en citer d'autres, y compris parmi ceux que j'ai connus. J'évoquerai la mémoire de l'un d'eux, décédé en 1993 sous les ordres duquel j'ai eu l'honneur de servir : le commandant Bernard Cabiro.

Né à Mont-de-Marsan, à 18 ans il franchit les Pyrénées et rejoint l'Afrique du Nord, participe dans les unités de tirailleurs aux campagnes d'Italie, de Provence et d'Alsace. Il devient officier après son passage à Cherchell et choisit la Légion Étrangère. Il servira à plusieurs reprises en Indochine où il sera une des figures les plus marquantes des paras de la Légion. Il sera très grièvement blessé à Diên Biên Phu au début du mois de mars 1954, mais pourra être évacué.

Il mettra très longtemps à récupérer complètement de ses blessures et il rejoindra la 2^e REP en 1958. Il sera emporté par la tourmente d'avril 1961. Par fidélité à ses légionnaires, il sacrifiera une carrière exemplaire.

Commandeur de la Légion d'Honneur comme Capitaine, 18 citations, 5 blessures, le Commandant Cabiro a laissé à ceux qui ont travaillé avec lui un souvenir impérissable.

Des tués, des blessés... Les mêmes termes reviennent sans cesse dans mon exposé. L'histoire de la Légion Étrangère est d'abord dans le prix du sang que la France n'a cessé d'exiger de ces étrangers venus volontairement se battre pour elle.

Depuis 1831, 35671 officiers, sous-officiers et légionnaires sont tombés au combat, ceux-là ont droit au titre de « Mort pour la France ». A leur longue

liste, il conviendrait d'adjoindre les autres, enlevés par les épidémies ou la maladie ou morts des suites de leurs blessures.

Le légionnaire est synonyme de devoir et de sacrifice.

Beaucoup sont tombés directement sur le sol de France et on peut dire, en reprenant une partie du poème de Pascal Bonnetti écrit en 1920 :

«... Qui sait si l'inconnu qui dort sous l'arche immense
Mêlant sa gloire épique aux orgueils du passé
N'est pas cet étranger, devenu fils de France,
Non par le sang reçu, mais par le sang versé ? »